

Les enjeux discursifs et symboliques d'une dénomination identitaire qui fait référence au passé : une analyse des discours publics russes sur la crise ukrainienne (2013-2014)

Valentyna Dymytrova

UMR 5206 TRIANGLE - Université Lyon 2

Résumé

Dans une perspective sémio-discursive, cet article vise à saisir les enjeux discursifs et symboliques de la dénomination « bandériste » dans les discours publics russes sur la crise ukrainienne de 2013-2014. Le corpus comprend les articles et les reportages de la chaîne télévisuelle *Pervyi kanal* et du quotidien *Izvestia* et un sondage d'opinion réalisé par le Centre russe d'étude de l'opinion publique. L'usage du même nom identitaire qui fait référence au passé pour désigner divers acteurs de l'actualité ukrainienne active la mémoire discursive des lecteurs et facilite la construction du récit médiatique de la crise. Les connotations dépréciatives de la dénomination quel que soit son référent permettent aux médias d'exprimer le rejet de l'autre et de définir un modèle antinomique d'identification. À la lumière de ces analyses, la dénomination « bandériste » fait l'objet de l'instrumentalisation politique du passé. Elle est censée fortifier le territoire symbolique de l'identité politique russe et permettre la cohésion autour de cette identité.

Mots-clés : dénomination, mémoire discursive, identité politique, medias, crise, Ukraine, Russie

Abstract

In a semiotic-discursive perspective, this paper aims to understand the discursive and symbolic issues of the name "banderiste" in Russian public discourses on the Ukrainian crisis of 2013-2014. The corpus includes articles and news reports by the TV channel *Pervyi kanal* and the daily newspaper *Izvestia* and a public opinion poll conducted by the Russian Center for the Study of Public Opinion. The use of the same identity name to describe various actors activates discursive memory of media readers and facilitates the construction of the media narrative of the crisis. The pejorative connotations of the name regardless of its referent allow the media to express the rejection of the other and define a model of negative identification. The use of the name "banderiste" by Russian public discourses is the part of the strategy of political instrumentalization of the past. It is intended to strengthen the symbolic territory of the Russian political identity and create cohesion around this identity.

Keywords: denomination, discursive memory, political identity, media, crisis, Ukraine, Russia

Introduction

Depuis novembre 2013, l'Ukraine vit l'une des plus graves crises dans son histoire. De la contestation du refus de signer l'accord d'association avec l'Union européenne, annoncé par le gouvernement ukrainien le 21 novembre 2013, les manifestations ukrainiennes se sont rapidement transformées en actions de protestation nationales contre la corruption, l'injustice sociale et les violences des forces de l'ordre. Elles ont amené à la formation du gouvernement provisoire par le Parlement ukrainien le 23 février et une élection présidentielle anticipée du 25 mai 2014. La crise interne a débouché sur un conflit politique et militaire avec la Russie qui a pris la forme de l'annexion de la Crimée en mars 2014 et de la guerre dans l'Est du pays qui a débuté en avril 2014.

Comme toute crise, la situation ukrainienne interroge et remet en question les appartenances et le lien social. Plusieurs noms qui font référence au passé ont revu le jour dans les discours politique et les médias pour désigner les identités politiques en confrontation. Fortement connotés, les noms comme « nazis », « fascistes » ou encore « banderistes »¹ déclenchent la mémoire collective concernant la Deuxième guerre mondiale. Si la presse ukrainienne, à l'exception des médias de la Crimée et des républiques autoproclamées de Donetsk et de Louhansk, dénonce et critique l'emploi de ces dénominations les jugeant stéréotypées, ces noms jalonnent les discours des institutions et des médias russes qui se fondent sur l'antagonisme et l'opposition avec les identités politiques ukrainiennes.

Cet article vise à saisir les enjeux discursifs et symboliques des dénominations identitaires qui font référence au passé dans les discours publics russes. Pour cela, nous proposons de suivre les usages du terme « banderiste » par la principale chaîne de télévision nationale russe, *Pervyi kanal*² et le quotidien *Izvestia*³, deux médias faisant partie de National Media Group dont les actionnaires et le Conseil de l'administration sont proches de l'Etat⁴.

Le corpus est daté de novembre 2013 (début des manifestations à Kiev) au septembre 2014 (signature d'un cessez-le-feu à Minsk entre les représentants de l'Ukraine, de la Russie et l'OCDE). Les discours analysés sont recueillis à partir de la recherche par mot-clé « banderiste (-s) » et de ses formes dérivées dans les moteurs de recherche des sites web de deux éditions⁵. Le corpus comprend aussi un sondage d'opinion « Bandera et banderistes : hier et aujourd'hui », réalisé par le Centre russe d'étude de l'opinion publique, le plus ancien institut de sondage en Russie, qui appartient à l'Etat. Selon notre hypothèse, par la référence qu'elle fait au passé et sa forte composante d'investissement idéologique, affectif et culturel, la dénomination « banderiste » structure les relations entre les locuteurs.

Après un rapide retour sur l'approche sémio-discursive des identités politiques et sur la notion de la mémoire discursive que ce travail mobilise, nous décrirons le contexte historique et

¹ En ukrainien : « banderivec' » (subst. masc. sing.) et « banderivci » (pl.). En russe : « banderovec » (subst. masc. sing.) et « banderovcy » (pl.). En français, le terme se traduit dans les médias par « banderiste » ou « banderite ».

² Formée à la base de la première chaîne de télévision de l'URSS, *Pervyi kanal* est captée par 98,8% des habitants de la Russie. 38,9% de la chaîne appartient à l'Etat et 25% à National Media Group (2013).

³ Du journal officiel du Soviet Suprême de l'Union soviétique fondé en 1917, *Izvestia* devient un journal indépendant entre 1991-1996, ensuite connaît plusieurs propriétaires, y compris Gazprom. National Media Group détient aujourd'hui 73,2% du journal. Son tirage est de 150 000 exemplaires, le site web atteint 2 millions d'utilisateurs (2011).

⁴ National Media Group est le plus grand propriétaire des médias en Russie. Créé en 2008, il réunit des actifs de la banque Rossia (54%), des entreprises Severstal (20%), Sourgoutneft (20%) et Sogaz (6%). Le Président du Conseil de l'administration du groupe est Alina Kabaeva (2014).

⁵ Les sites Internet : www.1tv.ru (*Pervyi kanal*) et www.izvestia.ru (*Izvestia*).

discursif dans lequel s'inscrit la dénomination « bandériste ». Nous chercherons ensuite à analyser les référents sociaux auxquels le mot renvoie dans notre corpus et les argumentaires qui les légitiment explicitement ou implicitement. Nous analyserons enfin un sondage d'opinion qui mobilise cette dénomination et lui accorde une importance sur la scène publique actuelle. Les analyses menées permettront de dégager les oppositions qui fondent discursivement les identités politiques dans les médias.

1. Approche sémio-discursive des identités politiques dans les médias

Dans une perspective sémio-discursive, nous considérons les identités comme des processus qui reposent sur des signes auxquels les sujets et les groupes donnent sens et valeurs (Ollivier 2007). L'identité s'institue toujours par rapport à celle de l'autre, par identification dans le cas de l'identité psychique ou par confrontation dans le cas de l'identité politique (Chebel 1986). En effet, à la différence de l'identité psychique, l'identité politique ne peut pas se former indépendamment de toute praxis : « les identités politiques...apparaissent dans l'espace au sein duquel les affrontements et les différenciations ont lieu en termes de pouvoir et par référence aux conditions dans lesquelles les pouvoirs se prennent et s'exercent, pour perdurer ou pour se perdre » (Lamizet 2002 : 185).

L'identité politique se conçoit ainsi à partir du moment où elle s'exprime et se manifeste dans l'espace public. En diffusant les discours et les images, les médias assurent un lien entre l'instance institutionnelle et l'instance citoyenne et organisent l'espace en un espace d'information et de communication. Cet espace constitue un lieu de l'appropriation singulière des représentations collectives, de la culture et des identités. La constitution des identités dans les médias passe ainsi par la reconnaissance par les lecteurs et les usagers des médias de leur appartenance et de leur sociabilité dans les représentations symboliques proposées par les médias (Hall 2007 ; Dayan 1997 ; Curran, Liebes 2002). De cette façon, les médias édifient les savoirs communs et la culture commune, donnent un sens à nos identités culturelles et politiques et assurent leur permanence et continuité.

2. La mémoire discursive et sa dimension symbolique

Les références au passé, à savoir à des acteurs politiques, à des débats politiques, à l'histoire des pays et des régimes font partie de la mémoire discursive qui comprend nécessairement une instance politique. Introduit en analyse du discours par Jean-Jacques Courtine, le concept de mémoire discursive désigne « l'existence historique de l'énoncé au sein de pratiques discursives réglées par des appareils idéologiques » (Courtine 1981 : 53). Il s'inscrit ainsi dans la réflexion foucaldienne sur le discours et sur la formation discursive. La mémoire discursive permet aux énonciateurs de faire apparaître les identités dont ils sont porteurs dans le discours. Elle constitue ainsi une condition de leur reconnaissance et de leur interprétation par le lecteur.

À côté de la famille et des institutions éducationnelles et culturelles, les médias constituent un lieu important de construction et de transmission des mémoires collectives dans nos sociétés contemporaines. Les va et vient entre la mémoire individuelle ou singulière qui renvoie à nos expériences singulières et la mémoire collective qui comprend les savoirs communs aux

groupes sociaux concernés assurent la continuité de nos identités collectives et politiques (Halbwachs 1994). Le discours médiatique se présente comme « à la fois un catalyseur de cette « remontée » des souvenirs, mais aussi, parce qu'il repose sur la mémoire des médiateurs⁶, un censeur de savoirs qu'on oublie, volontairement ou non, de faire remonter » (Moirand 2007 : 130).

3. La mémoire discursive de la dénomination « bandériste »

Formé selon les mêmes procédés linguistiques que des noms propres aux autres contextes politiques, comme les zapatistes au Mexique ou les gaullistes en France, le mot « bandéristes » suggère une filiation avec Stepan Bandera (1909-1959). Du moment où d'autres personnes se réclament des mêmes idées politiques et grâce à leur capacité à condenser et à cristalliser les significations, de tels noms propres deviennent ressources collectives et non plus individuelles, des points de ralliement à un réseau, voire à une entreprise collective (Le Bart 2000 : 129). Leader de la lutte armée pour l'indépendance de l'Ukraine au sein de l'Organisation des Nationalistes Ukrainiens (l'OUN) et l'un des chefs de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne (l'UPA), S. Bandera est un homme politique controversé par rapport à sa collaboration supposée avec l'Allemagne nazie et son implication éventuelle dans les massacres des Polonais et des Juifs ukrainiens lors de la Deuxième guerre mondiale.

Le mythe de la Grande Guerre patriotique menée par le peuple soviétique contre l'occupant nazi de 1941 à 1945 insistait sur les épreuves surmontées lors du long cheminement vers la victoire et affirmait le lien fraternel entre les peuples de l'Union soviétique, en particulier les trois peuples slaves, russe, ukrainien et biélorusse. Dans ce cadre narratif, la figure de S. Bandera était un symbole négatif du nationalisme ukrainien collaborant avec l'Allemagne nazie. Construite autour de l'opposition idéologique binaire entre « fascisme » et « communisme », les discours soviétiques attribuaient le mot « bandériste » aux individus qui s'inscrivaient dans les luttes nationalistes et s'opposaient au régime soviétique et ses valeurs. Ils refusaient ainsi l'idée de l'union fraternelle des trois peuples slaves. La ressemblance de sonorité entre le mot « bandériste » et le nom commun « bandit » en russe et en ukrainien permettait de faire l'allusion à un lien sémantique entre les notions différentes, les luttes nationalistes étant présentées comme « une forme de banditisme barbare » (Ostriitchouk 2013 : 301). Le mot « bandériste » a ainsi acquis un référent idéologique et une connotation négative et disqualifiante, largement appuyés par l'historiographie, la littérature et le cinéma soviétique⁷.

Les politiques mémorielles de l'Ukraine indépendante sont confrontées à des visions concurrentes et alternatives du passé, les deux mémoires, soviétique et nationaliste, se battant pour avoir leur place dans l'espace public. Elles ont réussi une certaine réhabilitation des luttes nationalistes tout en héritant du mythe de la Grande Guerre patriotique (Ostriitchouk 2013). Cependant, une véritable réconciliation entre les mémoires de ceux qui ont combattu

⁶ Le terme de médiateur renvoie au « *journaliste scripteur, l'institution médiatique et la matérialité du support* » (Moirand 2007 : 155).

⁷ Citons quelques exemples emblématiques du cinéma soviétique sur ce sujet : *Rives pourpres* (en russe, *Bagrianye berega*) de Y. Loupiy, 1979 ; *Haut col* (*Vysokii pereval*) de V. Denisenko, 1982 ou *Echec de l'opération Grande Ourse* (*Proval operazii Bolchaia Medveditza*) d'A. Boukovskii, 1983.

dans les rangs de l'Armée soviétique et ceux qui ont combattu dans l'UPA n'est pas à l'ordre du jour.

Dans le contexte des luttes mémorielles, le mot « banderiste » ne disparaît pas des espaces public et politique ukrainiens. Il est mobilisé dans les discours des partis nationalistes comme Svoboda et l'UNA-UNSO (Assemblée nationale ukrainienne – Autodéfense ukrainienne) qui se revendiquent des luttes pour l'indépendance de l'Ukraine. Il fait toujours partie de la rhétorique des partis politiques de gauche, notamment du Parti communiste d'Ukraine et Parti socialiste progressiste d'Ukraine, qui s'opposent à la légitimation du récit nationaliste et à une réconciliation entre les anciens acteurs des affrontements armés.

À son tour, la Russie contemporaine glorifie la mémoire de la « Grande Guerre patriotique ». Les médias et, en particulier, le cinéma russe maintiennent le discours militaro-patriotique qui diabolise l'ennemi (nazi, afghan, tchéchène) et célèbre le soldat russe au service de la défense de la Patrie (Gillespie 2008). La dénomination et la figure de « banderiste » apparaissent sur l'écran russe dans une stratégie d'alimentation de la mémoire soviétique et du maintien de l'image d'un nationalisme ukrainien radical :

- (1) - Hé, mec, comment je peux aller en ville ?
- Prends un taxi.
- Hé, compatriote, où trouverai-je ici les Russes ?
- Moskal n'est pas mon compatriote !
- Banderiste ???⁸ (Film « Frère 2 » (Brat 2) d'Alexei Balabanov, Russie, 2000)

Ce dialogue extrait du film culte russe sur la guerre de Tchétchénie illustre une opposition identitaire forte entre deux dénominations péjoratives. Si la première, « banderiste », renvoie à l'image du nationalisme ukrainien, visant à s'émanciper de l'emprise de la Russie, la deuxième, « moskal », formée en référence à Moscou, est utilisée en ukrainien, en biélorusse et en polonais pour désigner d'une façon méprisante les Russes.

Le terme « banderiste » fait partie de la « mémoire des mots » (Moirand 2004). Il a progressivement perdu son rôle de désignation pour devenir un déclencheur de la mémoire et inscrire l'objet du discours dans un univers représentationnel spécifique d'une culture politique.

4. À la recherche du référent

Plusieurs acteurs sociaux et politiques sont désignés par le mot « banderiste » à l'échelle de notre corpus :

- Les leaders et les partisans du parti politique nationaliste Svoboda⁹ et de la formation patriotique paramilitaire Pravyi sektor¹⁰ ;
- Les participants du mouvement de contestation Euromaidan ;
- Le gouvernement provisoire formé par le Parlement ukrainien suite au départ du président Ianoukovitch ;
- Les soldats de l'Armée ukrainienne et des bataillons des volontaires participant à l'opération anti-terroriste dans le sud-est du pays ;

⁸ Toutes les traductions du russe en français sont réalisées par l'auteur de l'article.

⁹ Le parti Svoboda (Liberté) est issu en 2004 du Parti socio-national d'Ukraine. En 2012, ce parti nationaliste et anticommuniste est entré pour la première fois au Parlement avec 10,44% des voix (37 sièges).

¹⁰ Pravyi sektor (Secteur droit) est un mouvement nationaliste qui a regroupé en novembre 2013 plusieurs organisations nationalistes, notamment Trident de Stepan Bandera. Il s'agit de l'aile la plus radicale des manifestations Euromaidan. Depuis mars 2014, Pravyi sektor est enregistré comme un parti politique.

- La population de l'Ukraine occidentale, notamment celle de Lviv en opposition avec la population de l'Ukraine orientale.

L'usage du même nom pour désigner ces divers acteurs les inscrit au sein d'une même catégorie identitaire et politique. Si la dénomination fait référence au passé, les acteurs en question font partie de l'actualité ukrainienne. Cette catégorisation est facilitée par le fait que la dénomination « bandériste » fait partie des stratégies de présentation de soi des partis Svoboda et Pravyi sektor. Ceux-ci se réfèrent systématiquement à la figure de Stepan Bandera et utilisent la symbolique politique de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne (drapeaux, chansons, slogans) :

(2) Voici une citation du discours de Iaroch lors d'un rassemblement : « Tant qu'il existe l'empire russe, une réelle indépendance d'Ukraine n'est pas possible ! Le mouvement bandériste n'est pas le passé ! Le mouvement bandériste représente notre quotidien ! » (*Pervyi kanal*, 6/04/2014)¹¹.

Le mot « bandériste » permet au leader de Pravyi sektor d'exprimer l'ancrage identitaire de son mouvement et de l'inscrire dans une continuité de l'affirmation de l'indépendance de l'Ukraine face à son voisin russe (2). Cette citation renvoie au récit de la confrontation de deux identités politiques dans l'histoire : l'identité russe oppresseur et l'identité ukrainienne aspirant à la libération. En même temps, le projet russe de l'Union douanière réunissant dans une zone économique commune la Russie, la Biélorussie, le Kazakhstan et l'Ukraine est envisagé par la droite ukrainienne et les partis nationalistes comme la recherche de nouvelles formes de rapprochement entre les pays de l'espace postsoviétique où le Kremlin va continuer à jouer un rôle clé. L'association de l'Ukraine avec l'Union européenne, l'objectif premier de la contestation du novembre 2013 est envisagée comme mettant fin à des velléités d'une grande Russie et comme une nouvelle étape de libération nationale.

Malgré l'engagement dans le mouvement collectif, appelé Euromaidan, de divers acteurs politiques et sociaux¹², la presse russe analysée se focalise sur la présence des partisans de Svoboda et Pravyi sektor et, plus particulièrement, sur la symbolique politique nationaliste utilisée lors des manifestations. Profondément ancré dans la mémoire collective, le drapeau rouge et noir est un marqueur identitaire fort :

(3) En fait, c'est le drapeau de l'Organisation des nationalistes ukrainiens, de ceux qui sont largement connus comme bandéristes, de ceux qui ont collaboré pendant la guerre avec la SS et qui appelaient à « tuer les moskals », indépendamment du fait qu'ils portaient l'uniforme militaire ou pas... Par ailleurs, ils tuaient aussi les Juifs et les Polonais... (*Pervyi kanal*, 9/12/2013)¹³.

(4) Vous savez quand on dit si doucement ici « radicaux », « contestation pacifique », je veux rappeler que quand on entre à la mairie occupée par l'opposition, la première chose qu'on voit c'est ni un drapeau national, ni des armoiries d'Ukraine, ni même le portrait des leaders de l'opposition. On voit avant tout le portrait de Stepan Bandera. Tout Euromaidan est couvert des portraits de Stepan Bandera. Tout Euromaidan est couvert des drapeaux rouge et noir. Avons-nous tous oublié à quoi ce drapeau renvoie ? Avons-nous oublié que sous ce drapeau on tuait des résistants soviétiques ? L'Armée insurrectionnelle ukrainienne ! Nous l'avons tous déjà oublié ! (*Pervyi kanal*, 22/01/2014)¹⁴.

Dans la première citation (3), le terme « bandériste » se réfère à la *doxa*, une opinion qui repose sur un consensus général (« largement connus comme bandéristes »). Cette dénomination attribue à la contestation une orientation idéologique figée et fait l'impasse sur l'identité collective qui est en train de se construire en cours de cette action autour des

¹¹ En ligne : <http://www.1tv.ru/news/print/255885>.

¹² Plusieurs partis et mouvements politiques représentant un large spectre d'opinions (UDAR, Batkivchtchyna, Svoboda, l'UNA-UNSO et le Congrès des nationalistes ukrainiens) mais aussi divers représentants de la société civile : étudiants, journalistes, vétérans de la guerre en Afghanistan ou encore supporters sportifs.

¹³ En ligne : <http://www.1tv.ru/news/world/247950>.

¹⁴ En ligne : http://www.1tv.ru/sprojects_edition_p/si=5905&fi=28587.

protestations contre la corruption, l'injustice sociale et les violences des forces de l'ordre. Le lexique employé (*Organisation des nationalistes ukrainiens, la SS, Stepan Bandera, Armée insurrectionnelle ukrainienne, résistants soviétiques*) se réfère à une confrontation violente du temps de la Deuxième guerre mondiale entre les Ukrainiens indépendantistes et les Soviétiques. Il appelle à la mémoire discursive des lecteurs qui sont directement interpellés par l'usage du pronom personnel « nous » (4). En mettant l'accent sur une signification historique du drapeau rouge et noir, les locuteurs (3, 4) justifient l'adéquation de l'usage du mot « bandériste » pour désigner l'ensemble des participants du mouvement.

Un autre référent social attribué par la presse russe au terme « bandériste » est le gouvernement provisoire ukrainien formé le 27 février 2014 à la suite du départ précipité du président Ianoukovitch :

(5) On essaie de soumettre toute l'Ukraine au pouvoir des bandéristes, y compris la Crimée et l'Ukraine orientale. Cela est absolument inacceptable. Nous devons tous ensemble, et nous avons besoin d'une unité absolue, tout faire pour que cette violence ne se propage pas dans les régions orientales d'Ukraine et aider Kiev à se débarrasser de ce régime criminel qui s'y est instauré par la violence (*Pervyi kanal*, 16/03/2014)¹⁵.

Dans cette déclaration, G. Zuganov, leader de la fraction parlementaire du Parti communiste de la Fédération de Russie, représente les bandéristes comme des intrus qui tentent de s'imposer en Ukraine par la violence. On remarque une opposition particulière entre les bandéristes et les régions de Crimée et de l'Est du pays, traditionnellement considérées par le Parti communiste comme des régions pro-russes et, par conséquent, antinationalistes. L'usage du mot « bandériste » dans cet exemple (5) s'inscrit dans la *doxa* communiste où il renvoie à toute forme d'opposition idéologique. En mettant l'accent sur la violence comme instrument d'accès au pouvoir, le locuteur passe sous silence le fait que le gouvernement provisoire a été approuvé par la voie législative avec le soutien de 331 députés du Parlement ukrainien, élus en 2010, et qu'il a réuni dans sa majorité des personnalités sans appartenance politique. Dans ce gouvernement d'Arsenii Yatseniouk, lui-même issu du parti *Batkivchtchyna*¹⁶, les nationalistes de *Svoboda* n'ont obtenu que 3 ministères sur 21. Par ailleurs, lors de l'élection présidentielle anticipée du 25 mai 2014, Oleh Tiahnybok, leader de *Svoboda* et Dmytro Iaroch, leader de *Pravyi sektor*, ont obtenu respectivement 1,16% et 0,70% des voix. Cela témoigne à sa manière d'un faible soutien dont bénéficie l'extrême droite et de l'inadéquation du terme « bandériste » comme désignation du gouvernement ukrainien.

Le mot « bandériste » paraît également peu approprié pour la dénomination des participants de l'opération anti-terroriste dans le sud-est du pays car il met uniquement l'accent sur l'engagement idéologique présupposé de ces combattants et laisse de côté le fait qu'à part quelques bataillons des volontaires, il s'agit de l'armée régulière et des recrues à la suite d'une mobilisation partielle votée par le Parlement ukrainien.

Enfin, le mot « bandériste » désigne dans le corpus les habitants de la Galicie ukrainienne. Les régions orientales d'Ukraine ont successivement fait partie de l'empire russe et, ensuite, de l'URSS dès ses débuts. Elles ont été progressivement peuplées par les Russes depuis le début de leur industrialisation à la fin du XIXème siècle. Quant à la Galicie ukrainienne, elle avait appartenu à l'empire austro-hongrois et la Pologne. Après son annexion par l'URSS en 1939 suite au pacte de Ribbentrop-Molotov, sa population avait manifesté son hostilité au régime soviétique. L'OUN et l'UPA avaient d'ailleurs été territorialement ancrées en Ukraine occidentale.

¹⁵ En ligne : http://www.1tv.ru/sprojects_edition_p/si=5905&fi=30185.

¹⁶ *Batkivchtchyna* (Patrie) est un parti de centre droit formé en 1999 par Ioulia Timochenko et représenté au Parlement depuis les élections de 2002 où il a obtenu 7,24% des voix (22 sièges).

L'opposition binaire entre l'Ouest et l'Est de l'Ukraine active le mythe de la division du pays qui se fonde sur une instrumentalisation des différences culturelles, linguistiques et religieuses entre les territoires qui avaient fait dans l'histoire partie de diverses entités politiques :

(6) Les citoyens d'Ukraine se sont divisés en deux groupes idéologiques : les Russes et les banderistes. Aucun dialogue constructif entre ces groupes n'est plus possible. Il y a eu trop de paroles offensantes, il y a eu trop de peine (*Izvestia*, 8/04/2014)¹⁷.

Ce commentaire journalistique évoque la division idéologique du pays et pose la question de l'existence des Ukrainiens en dehors de l'idéologie nationaliste radicale. En écartant toute possibilité de dialogue pour résoudre la crise politique, le journal prépare en quelque sorte les lecteurs à des violences éventuelles.

L'usage du même nom pour désigner divers acteurs lors de la couverture de l'actualité ukrainienne facilite la construction du récit médiatique de la crise. Les banderistes deviennent les personnages autour desquels s'organise la structure narrative de l'information. Cela permet aux journalistes d'agencer la suite des événements disparates en un récit journalistique séquencé :

(7) D'abord, il y avait des manifestations en Ukraine occidentale, ensuite, les banderistes ont renversé le pouvoir à Kiev et sont arrivés au pouvoir par des moyens illégitimes, après ils ont pris la direction du sud-est (*Izvestia*, 23/04/2014)¹⁸.

5. Les connotations de la dénomination

La référence au passé véhiculée par la dénomination « bandériste » déclenche la mémoire discursive des lecteurs et transforme les personnages en lieu d'investissement émotionnel. En effet, au-delà de la référence à un contexte historique spécifique, à savoir la figure de Stepan Bandera, l'OUN ou l'UPA, les médias analysés associent la dénomination « bandériste » à une multiplicité de significations chargées d'une connotation péjorative :

- Au fascisme, nazisme, extrémisme et radicalité (« nationalisme ukrainien radical »);
- À la violence et à l'agressivité (« les individus armés », « les individus qui ont les mains tachées de sang », « ceux qui tuent les innocents » ou « ceux qui brûlent les gens vivants »);
- À la trahison (« traître du frère slave russe », « ceux qui tirent dans le dos »).

L'usage du terme « bandériste » avec ces connotations est rarement directement pris en charge par le discours journalistique. Il apparaît le plus souvent dans la parole attribuée à l'autre (homme politique, expert, citoyen anonyme ou témoin). La mise à distance énonciative permet au journaliste rapporteur de s'effacer pour satisfaire à des principes de neutralité et de distance visés par le discours d'information médiatique :

(8) « Nous demandons tout simplement un référendum pour décider avec qui nous serions, un référendum pour la fédération, une autonomie. Nous ne souhaitons pas vivre avec ces fascistes », déclare une habitante d'Odessa, Elena Gorbounova. « Nous souhaitons être amis avec la Russie. Nous ne laisserons pas venir les fascistes, les banderistes », la soutient Anatolii Koukouzev (*Pervyi kanal*, 3/03/2014)¹⁹.

¹⁷ En ligne: <http://izvestia.ru/news/568866>.

¹⁸ En ligne : <http://izvestia.ru/news/569779>.

¹⁹ En ligne : <http://www.1tv.ru/news/print/253367>.

(9) On dit que des banderistes armés marchent dans les rues de Kiev, font des salutations nazies et crient « Gloire à l'Ukraine ». Si tu ne réponds pas « Gloire aux héros », tu auras des ennuis (*Izvestia*, 1/04/2014)²⁰.

Les deux exemples assimilent les fascistes et les banderistes et expriment une forme d'identification négative et le rejet de l'autre. Le premier extrait (8) se réfère à la parole des citoyens anonymes pour qui les banderistes sont porteurs d'un projet politique opposé à la constitution de l'autonomie de la région au sein de l'Ukraine et à l'amitié avec la Russie. La deuxième citation (9) attribue la dénomination « banderiste » à une parole collective non identifiée (pronom impersonnel « on »), source des rumeurs et des ragots.

Les connotations dépréciatives de la dénomination sont souvent activées par des témoignages de ceux qui auraient connu les crimes des banderistes à l'époque de la Deuxième guerre mondiale. Ces personnes se réfèrent à une expérience vécue ce qui confère à leur parole une valeur de vérité :

(10) Moi, j'ai vécu à Lviv quand il y avait des banderistes là-bas et je sais bien qui ils sont. Je me rappelle que les banderistes envoyaient dans les canettes les têtes coupées des laitières qui alimentaient la ville en lait. Ils étaient plus brutaux que les fascistes allemands (*Izvestia*, 3/09/2014)²¹.

(11) « Chez le vétéran de la Grande Guerre patriotique D. Kouznetzov de tels slogans provoquent uniquement la peine et l'offense. Pendant la guerre, il a rencontré plusieurs fois les banderistes qui n'étaient nullement différents de leurs patrons nazis : « Ils n'agissent pas toujours en groupe, ils pouvaient agir seul ou à deux. Ce sont des gens qui agissent parfois à leur propre discrétion, car ils n'ont à l'esprit que l'idée qu'il faut tuer les « moskals ». Si tu rencontres un « moskal », il faut le tuer. C'est la nature même de ce mouvement des banderistes.... » (*Pervyi kanal*, 8/05/2014)²².

Si le premier exemple (10) fait référence à une violence gratuite, sans aucun motif, la deuxième citation (11) assimile les banderistes à des nazis et explique leur violence non pas par une opposition idéologique au régime soviétique mais par une opposition ethnique entre les Ukrainiens et les Russes.

Les discours analysés qualifient les banderistes de traîtres, toujours en continuité avec la mémoire discursive soviétique :

(12) « Ici, personne n'a peur d'eux. Nous ne voulons pas simplement qu'ils sèment ici le chaos. Parce que les banderistes sont toujours des traîtres, des traîtres de la Patrie », dit un milicien. (*Pervyi kanal*, 13/04/2014)²³.

(13) La possibilité de l'assujettissement de la grande majorité par une petite minorité est aussi un phénomène ukrainien... Participer à la prise des décisions politiques n'a jamais été le lot des populations des régions du sud-ouest de l'empire russe. C'est ainsi qu'on peut expliquer pourquoi d'une façon si peu naturelle cette idéologie dont seulement 5% des Ukrainiens ont été contaminée il y a 70 ans s'est propagée en Ukraine. On le voit d'après les chiffres bien connus : 6 millions d'Ukrainiens ont combattu dans l'Armée soviétique, 500 000 ont participé à la lutte des résistants et seulement 300 000 ont fait partie des traîtres banderistes. (*Izvestia*, 6/08/2014)²⁴.

Les deux exemples ci-dessus se réfèrent au mythe de la Grande Guerre patriotique qui dénonce et stigmatise ceux qui, par leur engagement, se trouvaient de l'autre côté des tranchées. La première citation se réfère à cette mythologie par l'usage du mot « Patrie ». En effet, celui-ci, surtout orthographié avec une majuscule, renvoie à la figure de la Mère-Patrie qui a fait l'objet d'une personnification particulière en Union soviétique, notamment dans l'art. La deuxième citation (13) insiste sur la prédominance quantitative des Ukrainiens soviétiques sur ceux qui faisaient partie des organisations nationalistes armées. Cet argument

²⁰ En ligne : <http://izvestia.ru/news/568470>.

²¹ En ligne : <http://izvestia.ru/news/576167>.

²² En ligne : <http://www.1tv.ru/news/print/258279>.

²³ En ligne : <http://www.1tv.ru/news/print/256368>.

²⁴ En ligne : <http://izvestia.ru/news/574906>.

chiffré permet au locuteur d'exprimer un étonnement par rapport au soutien que les Ukrainiens manifestent aujourd'hui aux soi-disant « banderistes ».

6. Une dénomination actualisée et légitimée par le sondage

En mars 2013, le Centre russe d'étude de l'opinion publique a réalisé un sondage d'opinion intitulé « Bandera et banderistes : hier et aujourd'hui »²⁵ dont les résultats ont été largement relayés par la plupart des médias russes. Nous y retrouvons une tentative d'évaluer le degré d'inscription de la dénomination « banderiste » dans la mémoire discursive des Russes et, en même temps, la construction d'une représentation discursive de ce terme en lien avec l'actualité.

La première des trois questions posées délimite le thème de l'enquête et introduit le mot « banderiste » sans préciser s'il s'agit de la signification du terme dans l'histoire ou de celle qui lui est donnée dans les discours contemporains : « Connaissez-vous, avez-vous entendu parler ou entendez maintenant parler pour la première fois des banderistes ? » Seulement 40% des sondés connaissent bien le référent du mot, 48% ont déjà entendu parler des banderistes mais ne connaissent pas de détails, 12% entendent cette dénomination pour la première fois et 1% a du mal à répondre.

La dénomination qui fait référence au passé semble déclencher la mémoire discursive chez une partie des répondants²⁶. Si le sondage est censé recueillir l'opinion individuelle supposée pré-existante au sujet de la dénomination « banderiste », les réponses à la première question montrent que le sondage offre aussi à ces commanditaires, en l'occurrence l'Etat, la possibilité d'établir et d'assurer une association durable entre le signifiant et le signifié chez les enquêtés qui ne connaissent pas le référent.

Le sondage fait exister « à titre de réalité concrète...une entité ou forme sociale artificielle (parce que provoquée, travaillée, encadrée, standardisée, simplifiée, euphémisée...)» (Blondiaux 1997 : 129). La deuxième question propose ainsi de se situer par rapport au référent de la dénomination : « Avec quelles affirmations suivantes sur les banderistes êtes-vous le plus d'accord ? » Les sondés peuvent répondre par « oui » ou « j'ai du mal à répondre » aux assertions suivantes :

- Les banderistes sont un mouvement semi-fasciste qui sème la terreur auprès des Russes, Juifs et représentants d'autres nationalités vivant en Ukraine (91%) - Les banderistes sont un mouvement de vrais patriotes qui luttent pour la liberté, le renforcement de l'Etat ukrainien et son indépendance nationale (3%)
- Les banderistes représentent un réel danger pour les russophones d'Ukraine (82%) - Les banderistes ne représentent pas d'un réel danger pour les russophones d'Ukraine (10%)
- Les banderistes sont amenés au pouvoir par les hommes politiques occidentaux (76%) - Les banderistes n'ont aucun lien avec les hommes politiques occidentaux (12%)

²⁵ Le sondage a été réalisé le 15-16 mars 2014 auprès de 1600 personnes dans 130 localités de 42 régions, pays et républiques de la Fédération de Russie. L'erreur statistique ne dépasse pas 3,4%. Dossier de presse n°2548 « Bandera et banderistes : hier et aujourd'hui ». En ligne : <http://wciom.ru/index.php?id=459&uid=114764>. Consulté le 15 août 2014.

²⁶ Le degré de connaissance de la dénomination par les sondés varie en fonction du lieu de résidence (les mieux informés sont les habitants de Moscou et de Saint Petersburg), de l'âge (59% des personnes âgées contre 17% des jeunes attribuent une signification à ce terme) et de l'identité politique des sondés (64% des sympathisants du Parti communiste et 67% des sympathisants du Parti La Russie juste).

- Les idées des banderistes sont soutenus par la minorité des Ukrainiens (73%) - Les idées des banderistes sont soutenus par la majorité des Ukrainiens (10%)
- La plupart des représentants du pouvoir ukrainien d'aujourd'hui sont les banderistes (56%) - Les banderistes représentent aujourd'hui la minorité au sein du pouvoir ukrainien ou aujourd'hui, il n'y a pas de banderistes au sein du pouvoir ukrainien (24%)

Notons d'emblée que cette partie du questionnaire inscrit la dénomination analysée dans le contexte sociopolitique contemporain car toutes les assertions sont rédigées au présent de l'indicatif. Les assertions de chaque couple rendent compte des significations en opposition binaire attribuées à la dénomination « banderistes ». Elles participent à la construction discursive de deux identités politiques. La première renvoie à l'identité semi-fasciste, antirusse, antisémite et dangereuse pour les russophones d'Ukraine. Celle-ci serait incarnée par le gouvernement provisoire ukrainien et soutenue par l'Occident et une minorité des Ukrainiens. La deuxième identité politique s'élabore dans le discours du sondage par l'opposition à la première. Il s'agit d'une identité nationale ukrainienne patriotique, souveraine, soutenue par la majorité des Ukrainiens et sans danger pour les russophones d'Ukraine. Les sondés se trouvent dans une situation énonciative où on leur soumet pour l'acceptation ou le rejet deux identités politiques construites par le sondage et qu'ils ne peuvent nullement déconstruire, en dissociant le signifiant et plusieurs divers signifiés qui lui sont attribués en bloc.

Enfin, la troisième question vise à évaluer les attitudes envers les banderistes : « Quels sentiments, émotions éprouvez-vous envers les banderistes ? » La liste proposée va des sentiments négatifs aux sentiments positifs : « condamnation » (38%), « antipathie » (33%), « haine » (28%), « méfiance » (13%), « indifférence » (13%), « peur » (10%), « déception » (4%), « espoir » (1%), « respect » (1%), « confiance » (1%), « admiration » (moins de 1%), « sympathie » (moins de 1%), « amour » (moins de 1%), « autre » (1%) et « j'ai du mal à répondre » (4%). Le faible taux de connaissance du référent, relevé par la première question n'empêche pas les sondés d'éprouver des émotions pour la plupart négatives par rapport au référent que ce terme désigne.

La dénomination « banderiste » se trouve actualisée dans l'espace-temps du discours du sondage. En tentant de mesurer les connaissances et les attitudes par rapport à cette dénomination, le sondage lui accorde une importance sur la scène publique actuelle et participe à la construction d'une représentation discursive de ce terme chez les sondés et chez les lecteurs des médias qui relaient le sondage.

7. Le sondage commenté par les médias

Le discours d'information médiatique sur le sondage transforme les répondants en co-énonciateurs du discours objectivant. Il restreint la polyphonie plus ou moins discordante propre aux résultats du sondage pour présenter les Russes en tant qu'énonciateur collectif consensuel : « Les Russes sont sûrs que les banderistes menacent les russophones d'Ukraine » titre le journal *Izvestia* le 31 mars 2014²⁷. Cette construction énonciative est poursuivie par le chapeau de l'article qui interpelle le lecteur russe en lui proposant de se positionner par rapport à un ensemble des signifiés attribués au signifiant « banderiste » par ses concitoyens. Le « discours parlant de l'opinion » devient dans ce cas-là le « discours d'appel à l'opinion » (Achard, 1999 : 110) :

²⁷ En ligne : <http://izvestia.ru/news/568330>.

(14) Le sondage d'opinion a montré que les citoyens de la Fédération de Russie associent les nationalistes radicaux ukrainiens à un mouvement nazi et les considèrent comme étant protégés de l'Occident (*Izvestia*, 31/03/2014)²⁸.

Le pôle énonciatif de l'article comprend aussi deux experts russes, Valerii Fedorov, directeur de l'Institut de sondage et Serguei Markov, expert politique russe proche du Kremlin, et deux experts ukrainiens, Vadim Karasev, directeur de l'Institut ukrainien des stratégies globales et Igor Mazour, chef de la cellule kiévienne du mouvement Pravyi sektor. Le journal convoque ces locuteurs pour confronter les différentes définitions de l'identité politique à laquelle est associée la dénomination « bandériste » en Ukraine et en Russie :

(15) « Ils (l'opposition) ont renversé le gouvernement de Ianoukovitch, qui avec tous ses avantages et inconvénients était un homme politique plutôt prorusse. Il a été renversé par la force des armes, alors, ils ne peuvent pas être considérés comme les hommes politiques prorusses. Cela veut dire qu'ils sont antirusse, c'est-à-dire pro-occidentaux. Les gens pensent comme ça », - expliquent les résultats du sondage le directeur du Centre russe d'étude de l'opinion publique, Valerii Fedorov (*Izvestia*, 31/03/2014)²⁹.

(16) « Il est impossible de réduire le nationalisme civique à une seule catégorie, celle des bandéristes. Stepan Bandera est un héros pour les politiciens nationalistes radicaux d'Ukraine. Mais pour ceux qui adhèrent au nationalisme civile-libérale, Bandera est seulement un personnage historique, rien de plus. Il n'est pas un saint, pas un héros, mais un de ceux qui ont combattu à sa manière pour la libération de l'Ukraine », considère le directeur de l'Institut des stratégies globales, Vadim Karasev (*Izvestia*, 31/03/2014)³⁰.

Dans la première citation (15), l'identité politique dont l'opposition ukrainienne est dotée en référence à *vox populi* (« Les gens pensent comme ça ») se présente comme violente, antirusse et, par conséquent, pro-occidentale. La deuxième citation, celle de l'expert ukrainien (16) vient nuancer cette représentation. V. Karasev insiste sur différentes perceptions de la personnalité de S. Bandera qui se rapportent, selon lui, à différentes identités politiques ukrainiennes, notamment nationale radicale et civile libérale.

En présentant les résultats du sondage comme l'expression de l'opinion de l'ensemble des citoyens de la Fédération de la Russie, le journal participe à la construction d'une identité collective russe, fondée sur une confrontation à la fois réelle et symbolique avec l'identité politique ukrainienne. La publication des résultats du sondage contribue à la légitimation de l'usage d'une dénomination qui fait référence au passé dans les discours publics contemporains. C'est un moyen de répondre à plusieurs déclarations publiques ukrainiennes dénonçant la dénomination comme inappropriée dans le contexte de la crise actuelle.

Le réinvestissement sémantique de la dénomination « bandériste » dans les discours de la presse russe témoigne des usages du passé (Hobsbawm, Ranger 1992). À l'instar d'autres pratiques sociales, pratiques symboliques, catégorielles, classificatrices ou commémoratives, les pratiques discursives qui font l'usage du passé s'inscrivent dans le cadre des luttes hégémoniques des acteurs sociaux cherchant à les rendre légitimes auprès d'autres acteurs de la sociabilité.

Conclusion

Les dénominations des acteurs sont les lieux importants de l'inscription et de l'expression de l'identité politique dans le discours. En effet, le nom est le signifiant de l'identité. Dans la

²⁸En ligne : <http://izvestia.ru/news/568330>.

²⁹*Ibid.*

³⁰*Ibid.*

communication il donne une consistance symbolique à celui qui en est porteur et constitue une médiation de reconnaissance qui permet de fonder les identités dans l'espace public. Cette médiation fait exister les identités dans le discours, et permet de les reconnaître et de les distinguer les unes des autres.

Dans les discours analysés, la dénomination « bandériste » qui fait partie de la « mémoire des mots » est actualisée et trouve de nouveaux référents. Au-delà des émotions fortes qu'elle suscite, ses significations restent cependant assez floues et imprécises. Le mot convoque le passé en fonction de sa charge symbolique et de sa capacité à suggérer des valeurs et renvoie moins à une expérience passée vécue ou transmise, mais plutôt à un système de références culturelles partagées, à l'ensemble de mythes, d'idéologies et d'imaginaires qui articulent les identités politiques à des cultures. L'usage de la dénomination renvoie à des visions concurrentes du passé soviétique, notamment de la trilogie héro/bourreau/victime. Les connotations péjoratives de la dénomination mobilisées par la presse russe renvoient à la doxa communiste et, plus précisément, au mythe de la Grande Guerre patriotique et à celui de la division de l'Ukraine entre l'Est et l'Ouest.

Les connotations dépréciatives de la dénomination quel que soit son référent permettent aux médias d'exprimer le rejet de l'autre et de définir un modèle antinomique d'identification. Il s'agit d'une façon de délimiter le territoire symbolique de l'identité politique institutionnelle russe de celui des identités politiques ukrainiennes. Les bandéristes représentent dans ce cas-là les personnages nécessaires à la construction du récit médiatique de la crise ukrainienne et une sorte « d'un envers négatif sécurisant » (Chebel 1986 : 39) censé fortifier le territoire symbolique de l'identité politique russe et permettre la cohésion autour de cette identité.

Références

- Achard, P. (1999), « La structure énonciative du discours d'opinion » [in :] *Revue européenne des sciences sociales*, n° 144/1999, p. 109-124.
- Blondiaux, L. (1997): « Ce que les sondages font à l'opinion publique » [in :] *Politix*, n° 39/1997, p. 117-136.
- Chebel, M. (1986), *La formation de l'identité politique*, Paris, Payot.
- Courtine, J.-J. (1981), « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours, à propos du discours communiste adressé aux chrétiens » [in :] *Langages*, n°62/1981, p. 9-128.
- Curran, J. & Liebes, T. (2002), *Media, Ritual and Identity*, London, Routledge.
- Dayan, D. (1997), « Médias et diasporas », *Les cahiers de médiologie*, n° 3/1997, p. 91-97.
- Gillespie, D. (2008), « La juste cause de la guerre : Un nouveau patriotisme russe à l'écran » [in :] Le Huérou, A., Sieca-Kozłowski E. (dir.), *Culture militaire et patriotisme en Russie aujourd'hui*, Paris, Karthala Editions, p. 193-210.
- Halbwachs, M. (1994), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.
- Hall, S. (2007), *Identités et cultures: Politique des cultural studies*, Paris, Eds. Amsterdam.
- Hobsbawm, E. & Ranger T. O. (1992), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Lamizet, B. (2011), *Le langage politique*, Paris, Ellipses.
- Lamizet, B. (2002), *Politique et identité*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- Le Bart, C. (2000), « Nommer les hommes politiques : identités prescrites, stratégies, polémiques » [in :] *Mots. Les langages du politique*, n°63/2000, p. 127-133.
- Moirand, S. (2005), « De la médiation à la médiatisation des faits scientifiques et techniques : où en est l'analyse du discours ? » [in :] Babou I., Le Marec J. (dir.), *Sciences, médias et société. Actes de colloque*, Lyon, École normale supérieure Lettres et Sciences humaines, p. 71-103.
- Moirand, S. (2007), *Les discours de la presse quotidienne: observer, analyser, comprendre*, Paris, Presses universitaires de France.
- Ollivier, B. (2007), *Identité et identification : sens, mots et techniques*, Paris, Lavoisier.
- Ostriitchouk, O. (2013), *Les Ukrainiens face à leur passé*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang.